

Ortho-nature - Para-nature.

Il y a une idée très répandue quant à la relation entre la nature et la culture, tellement répandue, en effet, qu'elle constitue presque un consensus général. C'est que la culture est le résultat d'une transformation de la nature. On apprend cette idée à l'école, on l'a lue dans des contextes les plus variés, on la retrouve dans des nombreux mythes et dans des nombreuses idéologies religieuses et politiques, et elle est au fond de pratiquement toutes les anthropologies philosophiques et scientifiques. On l'accepte donc, et, ayant l'acceptée, on croit pouvoir observer partout qu'elle est juste. Selon cette idée l'homme est un être qui transforme la nature en culture, et on peut observer partout comment il le fait. Dans l'agriculture comme dans la sculpture, dans l'industrie comme dans la pédagogie. Il s'agit d'un acte par lequel l'homme prend un objet naturel qu'il trouve, (une plante, une pierre, un minéral, un enfant), et le transforme en quelque chose utile, culturelle, (en céréales, en statue, en voiture, en citoyen). Cet acte est observable partout, et nous l'exécutons tous. Comment ne pas accepter l'idée derrière cet acte, l'idée que la culture est de la nature transformée?

Mais on peut se faire une idée entièrement différente de la relation entre la nature et la culture. On peut concevoir que la nature est le résultat d'une transformation de la culture. Il y a de bonnes raisons pour une telle idée paradoxale, (c'est à dire: paradoxale par rapport à l'orthodoxie que j'ai mentionnée toute à l'heure). Je donnerai ces raisons plus tard. Mais direz vous, comment peut-on le faire? N'observons-nous pas partout le contraire? Non, car nous observons selon les idées que nous avons. Nos idées sont nos modèles d'observation. Quand on acceptait l'idée que les objets tombent ou montent selon la justice, (diké), chaque objet cherchant sa place juste dans le monde, on a pu observer partout comment la flamme monte dans l'air, et l'air dans l'eau, et comment les objets lourds tombent plus vite que les objets légers. Et quand on a accepté l'idée de la chute libre selon laquelle tout objet tombe dans un champ gravitationnel, on a pu observer partout comment les objets tombent avec une accélération géométrique indépendamment de leur poids. Si nous accepterions l'idée que la nature est le résultat d'une transformation de la culture, nous pourrions observer partout sa justesse. Mais, si c'est un fait que les idées modèlent les observations, si donc toutes les idées sont également justes, pourquoi changer d'idée? Parce que toutes les idées ne sont pas également vastes. L'idée de la chute libre ouvre un paramètre d'observation plus vaste que l'idée de la recherche d'une place juste dans le monde. Elle est donc meilleure. L'idée que la nature est le résultat d'une transformation de la culture est peut-être plus vaste et meilleure dans ce sens que l'idée opposée. C'est le thème.

Comparons les deux idées. Selon l'idée orthodoxe, la nature est antérieure à la culture, et elle il n'y a qu'une seule nature, universelle et

omni-présente. Appelons cette nature par le terme "ortho-nature". L-homme se trouve dans elle, et, "originellement", il ne trouve qu'elle. Mais il ne l'accepte pas comme elle est. Il l'a changé selon ses désires, et pour se libérer d'elle. Ainsi il produit des diverses cultures. À la fin utopique de ce processus appelé "histoire" toute la nature sera transformée en culture, c'est à dire: toute chose sera comme l'homme le désire et il sera libre. Selon l'idée paradoxale la culture est antérieure à la nature. L-homme se trouve dans elle, et, "originellement", il ne trouve que culture autour de lui. Elle le détermine. Pour se libérer d'elle, il l'a décultu- rise en la réduisant sur la seule dimension épistemologique, et en éliminant ses dimensions éthiques et esthétiques. C'est à dire: il l'a transformée en nature. Ainsi il produit des diverses natures. Appelons les par le terme "para-nature". À la fin utopique de ce processus appelé "histoire" toute culture sera transformée en nature, c'est à dire: toute chose sera connaissable et manipulable. L-homme sera libre.

La différence entre les deux idées devient évidente. Pour l'idée orthodoxe l'homme est un animal naturel, et à son origine il est un primate. Pour l'idée hétérodoxe l'homme est un animal culturel, et à son origine il est un primitif. Pour le primate tout est nature, car tout est mangeable, ou copulable, ou dangereux. Pour le primitif tout est culture, car tout est "spirituel", c'est à dire un autrui qui participe de la culture. Pour le primate la structure du monde est la nécessité: il est nécessaire qu'il mange, et qu'il copule, et qu'il soit mangé. C'est la structure de la nature. Pour le primitif la structure du monde est la rétribution: s'il veut avoir quelque chose, il faut qu'il donne une autre chose en sacrifice. C'est la structure de la culture. Pour le primate le problème est de se libérer de la nécessité par l'imposition de sa volonté. C'est ce qu'il fait quand il devient homme: il produit des "valeurs" et donne ainsi de la signification au monde absurde de la nature. Pour le primitif le problème est de se libérer de la rétribution par la découverte de la nécessité cachée derrière la culture. C'est ce qu'il fait quand il devient conscient: il "démystifie" et découvre ainsi l'absurde du monde. Donc: la mesure du progrès pour l'idée orthodoxe est la croissance de la culture, car pour cette idée l'homme est un primate en évolution. Et la mesure du progrès pour l'idée paradoxale est la croissance de la connaissance démystifiante de la nature, car pour cette idée l'homme est un primitif en évolution.

Ne tombons pas dans le piège de dire, selon l'idée orthodoxe, que l'homme est un primate avant de devenir un primitif. Car c'est précisément une telle affirmation que l'idée paradoxale refuse. Pour elle, il n'y a pas de sens dans une projection du passé au delà de l'existence humaine dans le monde, sauf comme extrapolation. Car pour elle le monde "commence" précisément avec sa perception par l'homme. La dignité ontologique du monde est d'êt

être pour l'homme. Le primate, pour cette idée, est un homme démythifié, donc la nature qui se cache derrière la réalité culturelle qui est l'homme. En ce sens le primate est postérieur à l'homme: sa découverte date du 19^{ème} siècle. C'est seulement grâce à Darwin que nous sommes devenus des primates. On voit donc la différence fondamentale entre les deux idées: Pour l'idée orthodoxe il y a une histoire naturelle, dont l'histoire humaine est le dernier chapitre. Pour l'idée paradoxale la nature est une découverte récente, au sens strict elle ne commence qu'avec les sciences naturelles, et c'est seulement à présent que l'homme commence à se trouver dans elle. Car l'idée orthodoxe conçoit la nature d'une manière ontologique: elle est l'ensemble des choses non faites par l'homme. Tandis que l'idée paradoxale conçoit la nature d'une manière méthodologique: elle est l'ensemble des choses explicables par les méthodes des sciences de la nature.

Dès qu'on accepte l'idée paradoxale, on passe à percevoir sa justesse partout. Les méthodes des sciences de la nature sont applicables à des domaines toujours plus vastes, et dans ces domaines la culture se transforme en nature. Car appliquer les méthodes scientifiques, c'est chasser les mythes, les spectres, les dieux, les idéologies, en bref: les "valeurs" du domaine de la recherche, c'est le déculturer. Ce qui reste, après l'application de ces méthodes, c'est de la nature. On peut observer ce processus partout. Et on peut l'observer mieux dans les domaines récemment déculturés. Dans le domaine de la justice, où le concept du crime et du châtiment est en train d'être abandonné en faveur des concepts de la motivation psychologique et de la thérapie sociale. Dans le domaine de l'art, où le concept du beau est abandonné en faveur du concept de l'information. Dans le domaine de la politique, où le concept de la liberté est abandonné en faveur du concept du fonctionnement. On peut observer partout comment le domaine des valeurs, c'est à dire de la culture, recule devant la nature.

Donc: les deux idées sont également justes. Les raisons pour que nous les acceptions sont également bonnes. La question qui se pose est: laquelle des deux idées est la plus vaste? Eh bien: si nous admettons que la nature qui mange progressivement la culture selon l'idée paradoxale correspond de quelque sorte avec la nature qui est mangée progressivement selon l'idée orthodoxe, les deux idées sont complémentaires: l'une est l'opposée de l'autre. Mais si nous admettons que la culture produit des diverses natures pendant le processus de la démythification, il est évident que l'idée paradoxale est plus vaste que l'idée orthodoxe. Car la diversité des natures n'est pas comme la diversité des cultures: les diverses natures ne se localisent pas, comme les diverses cultures, sur le même plan ontologique. Au contraire: les diverses natures ont, chacune, leurs réalités propres, quoique ces réalités peuvent s'engrener. La seule chose que les diverses natures ont en commun est la méthode de les connaître: l'épistémologie.

Il faut admettre que l'idée paradoxale est la plus vaste. Non seulement au sens qu'elle nous ouvre un paramètre plus grand pour l'observation, mais aussi pour l'action. Parce que l'idée orthodoxe limite l'action à la seule transformation de la nature. Tandis que l'idée paradoxale ouvre un champ d'action dans lequel nous pouvons produire des maintes para-natures. Il s'agit d'une inversion de la signification du terme "art": Pour l'idée orthodoxe l'art est la méthode pour transformer la nature en culture. Pour l'idée paradoxale l'art est la méthode pour produire des para-natures. Seulement jusqu'à présent nous avons eu un seul art à ce nouveau sens: les sciences de la nature. C'est pourquoi nous avons jusqu'ici produit une seule para-nature: celle dont les sciences de la nature nous parlent. Et comme cette para-nature est unique, nous la confondons avec l'ortho-nature de l'idée orthodoxe. Pour montrer combien l'idée paradoxale est la plus vaste, il faut élaborer d'autres arts au sens nouveau. C'est à dire d'autres méthodes pour produire d'autres para-natures, des méthodes parallèles à celle des sciences naturelles, mais qui avancent dans d'autres domaines du réel.

C'est ce que Louis Bec fait. C'est cela le but de son Institut Scientifique de la Recherche Para-naturaliste. Je vais reformuler maintenant ce but. Louis Bec part de la prémisse épistémologique que toute idée un modèle pour des observations du réel, donc pour les actions dans le réel. Il n'y a donc pas des idées plus "vraies" que d'autres: toutes elles sont des leurres pour pêcher le réel. Mais il y a des idées plus ou moins vastes, donc "bonnes". L'idée paradoxale que la nature est un produit de l'homme est meilleur que l'idée orthodoxe que la nature est antérieure à l'homme. Il faut donc l'accepter. La première conséquence de cette acceptation est une reformulation de la signification du terme "art". C'est une méthode pour faire de diverses para-natures. La deuxième conséquence en est une reformulation de la signification du terme "Science". C'est un art parmi tous les autres possibles. Il y a une troisième conséquence, dont je parlerai plus tard. Car il me faut d'abord considérer brièvement l'impacte révolutionnaire des deux premières conséquences.

L'art est la méthode pour produire des para-natures, et la science est un art dans ce sens. Si nous acceptons cela, (et nous devons le faire devant les organismes que Louis Bec met dans notre circonstance), notre foi naïve dans la science s'écroule. Car nous voyons concrètement que la question si ces organismes sont réellement des êtres naturels est une mauvaise question. Ils sont aussi naturels comme les animaux dont nous parle la biologie, seulement ils appartiennent à une para-nature différente de la para-nature à laquelle appartient les animaux. Le degré de la réalité est le même, seulement il s'agit de réalités différentes. Les animaux de la zoologie ne sont pas surréels par rapport aux organismes de Bec, et les zoologues ne sont pas surréalistes par rapport à Bec. Ni vice-versa. Les zoologues et Bec sont, les

deux, radicalement réalistes. Seulement ils travaillent, les deux, dans deux para-natures différentes. Donc: la pluralité des réalités, des para-natures, se pose devant nous d'une façon concrète. Nous voyons concrètement ce que c'est la zoologie: un art. Et ce que c'est Bec: un scientifique. Et si la différence entre l'art et la science tombe par terre, si nous voyons que toute science est un artifice, nous sommes obligés à changer nos critères de la vérité. La vérité scientifique, (la seule que nous sommes à présent capable d'accepter), n'est plus l'adéquation d'une idée à un donné réel, mais l'adéquation d'une idée à un fait réel provoqué par cette idée. Donc: les organismes de Bec sont des preuves concrètes de la révolution épistémologique dont nous sommes les témoins à présent.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement la science est un art, mais aussi l'art devenu conscient de lui-même est une science. C'est à dire: une méthode pour connaître. Pour juger un tel art devenu conscient, il lui faut appliquer des critères épistémologiques. En conséquence: il n'y a pas une seule vérité, mais de divers types de vérité, selon l'art que nous appliquons. La connaissance recherchée par l'Institut para-naturaliste n'est pas moins scientifique que ne l'est la connaissance recherchée par la zoologie: elle est différente. Mais curieusement elle est structurellement la même. Car elle s'appuie sur les mêmes outils: la logique, la ^{mathématique} ~~mathématique~~ l'expérience contrôlée. Curieusement, mais aussi nécessairement. Car la connaissance est une activité humaine, et donc structurée par les mêmes catégories, n'importe sur quelle réalité elle se penche.

Encore: si la science est un art, et si l'art devenu conscient est une science, on peut appliquer des critères esthétiques aux deux. La vérité et la beauté deviennent des concepts inséparables. Les équations de la théorie de la relativité sont plus "vraies" que les équations de Newton, car elles sont plus simples, donc plus belles. Et les organismes de Bec sont beaux, car ils sont le résultat d'une méthode épistémologique rigoureuse. Dans la science comme dans l'art la beauté est une fonction de la vérité, et la vérité une fonction de la beauté. Et cela nous le voyons concrètement en regardant les organismes de Bec. Il ne s'agit pas donc seulement d'une révolution épistémologique, mais d'une esthétique aussi, liée étroitement avec l'épistémologique.

Il faut maintenant revenir à la troisième conséquence de l'acceptation de l'idée paradoxale par Bec. La nature est un produit de la culture. La culture est sa matière-première. D'abord, bien sûr, la culture au sens "spirituel", c'est à dire: intellectuel. La nature se fait avec des concepts élaborés par la culture, et ces concepts sont les modèles pour la production des diverses para-natures. Mais ensuite aussi la culture au sens matériel. Les objets culturels sont transformés en objets naturels. Comment le fait la science de la nature? Elle prend des objets culturels,

comme une vache, et les transforment en objet naturel, comme un mammifère. Mais ce n'est pas ce que Bec fait. Il prend un objet dans l'ordure, comme une matière plastique rejetée, et le transforme en objet naturel, comme un de ses organismes. Et c'est peut-être l'aspect le plus révolutionnaire de sa recherche. Il ne transforme pas, comme le fait la science traditionnelle, la culture en nature, mais il transforme l'ordure en nature. Il ne transforme pas, comme le font certains artistes à présent, l'ordure en culture, mais il transforme l'ordure en nature. Il nous propose donc tout un nouveau paramètre d'action. Transformer l'ordure, cette culture à demi dés-informée, en nature au sens paradoxe de ce terme.

C'est une conséquence nécessaire de l'acceptation de l'idée paradoxe par Bec. Car si j'accepte que la culture produit de la nature, je nie, nécessairement, qu'elle se transforme automatiquement en ordure. L'ordure n'est plus, comme elle l'est pour l'idée ~~paradoxe~~^{elle}, un sous-produit de la culture qui la menace. C'est maintenant un stage de la culture en direction des diverses para-natures à être produites. Mais si nous acceptons ce fait, (et nous devons le faire devant les organismes de Bec), nous sommes obligés à reformuler toutes nos idées par rapport à l'histoire, et par rapport à notre engagement en elle. Bien sûr: la considération d'une telle reformulation devenue nécessaire dépasse les limites imposées à cette conférence. Je me propose d'étudier l'impacte des recherches de Bec dans un travail plus ample.

Je résume: Les organismes que Bec met dans notre circonstance sont des preuves concrètes qu'il n'y a pas une seule nature possible. Il y en a autant que nos méthodes de pêcher des réalités par les leurres que sont nos idées. Mais pour pouvoir vraiment pêcher ainsi, il faut d'abord se rendre compte de la qualité artificielle, artistique, culturellement déterminée, de toutes nos idées. Si nous nous rendons compte de cela, toute connaissance, et tout acte fondé sur une telle connaissance, devient un leurre. Toute vérité, et tout engagement, devient un leurre. Il n'y a que le leurre. Et savoir cela, non seulement par spéculation sceptique, mais par la praxis de l'acte, c'est d'être libre. Car c'est vivre dans l'ironie, c'est à dire dans la distance par rapport au monde. Et c'est ce climat d'ironie, qui est le climat de la vérité consciente de soi-même et de la beauté, qui est le climat que nous respirons en observant les organismes de Bec. Bien sûr: l'ironie est une attitude dangereuse, au sens d'être destructive de nos préjugés. Mais le danger n'est il pas synonyme avec l'existence humaine? Bec nous fait vivre. Il provoque en nous des doutes très profonds. Je ne crois pas qu'on puisse exagérer l'importance de ce qu'il fait dans le champs de l'art, dans le champs de la science, dans le champs de notre être dans le monde tout court.